



HENRI BAULIG

HENRI BAULIG

(1877-1962)

Le Géographe

Sera-t-il permis à un historien d'accomplir ici un geste de piété à la mémoire de ce grand chef de file de la géomorphologie française ? Henri Baulig a eu peu de disciples géographes, moins encore de morphologistes, mais il est resté, par excellence, le Maître pour tous ceux qui, même sans suivre ses traces, ont eu la chance de suivre son enseignement.

La chance : Henri Baulig n'y croyait point. Je me rappellerai toujours mon premier entretien avec lui. Mes dix-sept ans tremblaient en pénétrant dans la pénombre du monumental bureau wilhelmien qu'il occupait au Palais du Rhin à Strasbourg. Passée la porte, deux rangées de meubles à cartes ménageaient un interminable couloir au bout duquel, dans la lumière de sa lampe, Baulig, en blouse blanche, le regard bleu et triste sous la mèche de cheveux déjà blancs, attendait les débutants. Sur son bureau, à côté des livres et des papiers, les instruments des deux seuls plaisirs qu'il s'accordât (mais étaient-ce même des plaisirs ?) : sa pipe et sa théière. Un geste vous asseyait dans un fauteuil et l'interrogatoire classique commençait : nom, âge, études secondaires, baccalauréats... « Une mention ? » — oui, j'avais eu une mention, mais il me fallait dire pourquoi : « La chance, Monsieur... ». Le regard se fit plus sévère encore : « Non, Monsieur, la chance n'existe pas. Votre succès a eu *une cause*... ». Ce fut ma première leçon de méthode historique. Et aujourd'hui que profil d'équilibre, pénéplaines et glacio-eustatisme n'appartiennent plus à mes préoccupations quotidiennes, ce qui me reste, ce qui nous reste à tous, ses anciens élèves, c'est ce que m'annonçait cet entretien préliminaire : l'exigence rationnelle, l'esprit impitoyablement critique, la probité intellectuelle surtout. Point n'était besoin d'avoir vocation de géographe pour apprendre auprès d'Henri Baulig comment penser, et ce qu'est un savant.

Cet homme, qui consacra la plus large part de son effort, de ses publications et de son enseignement à la géographie physique, était d'ailleurs un excellent historien, comme son maître Vidal de la Blache, et il savait

en administrer la preuve, que ce fût devant une carte, devant un paysage ou, plus rarement, dans ses cours dont l'austère difficulté rebutait les esprits paresseux (il ne se faisait d'ailleurs aucune illusion à ce sujet). Jusqu'à ses dernières années, il manifesta peu le goût qu'il avait, au fond, pour les problèmes historiques et humains, ni combien solidement il était armé pour les aborder : il n'avait, en effet, pas choisi de prime abord son orientation, et si Vidal l'avait déterminé pour la géographie, ce ne fut que la rencontre de W. M. Davis qui fit de lui le morphologiste qu'il devait avant tout rester. Mais, outre les encouragements qu'il ne ménagea pas à ceux de ses élèves qui se dirigèrent vers la géographie humaine ou vers l'histoire, il est un fait, qui révèle combien sa culture et sa pensée débordaient largement la géographie physique, et c'est l'amitié qui le lia à Lucien Febvre et à Marc Bloch — surtout à ce dernier, avec lequel il entretint une intime communion de pensée : que l'on relise à ce propos *Marc Bloch géographe*¹, cette méditation scientifique où les réflexions de l'un se mêlent aux citations de l'autre pour atteindre une cohérence telle que l'on ne sait plus où finit la pensée de l'un et commence celle de l'autre. C'est dans le souvenir de cette amitié et de l'orientation qu'en avait sans doute reçue la pensée de Baulig qu'il faut, semble-t-il replacer, certains écrits des dernières années, comme *La perche et le sillon*², où le « simple géographe » s'excusait de « s'avancer imprudemment sur le terrain de la linguistique », qui lui était cependant plus familier qu'à bien des « littéraires », ou le dernier article qu'il publia, inaugurant une revue nouvelle, *L'Atlas linguistique de l'Alsace : vocabulaire, ethnographie, histoire, géographie*³, où Baulig se définissait modestement « un géographe qui s'intéresse depuis longtemps à la vie rurale ».

Modeste, il l'était certes, mais non sans une parfaite conscience, sinon de sa valeur, du moins de la valeur de la raison humaine qu'il pensait savoir manier — ce qu'il ne pardonnait pas aux autres de ne point savoir faire : les faux-pas du raisonnement, les ignorances fondamentales (et pas seulement en géographie) étaient vitupérées avec une sévérité et, certains jours, une violence (j'allais écrire : une sainte violence, mais il n'eût point aimé le mot...) qui n'étaient pas faites pour nous aider à franchir le cercle d'intimidation qui l'entourait — et qui était sans doute jusqu'à un certain point la défense d'un timide peu apte à la cordialité des relations familières.

Était-ce le spectacle du malheur des temps ? Cette distance un peu inhumaine que Baulig observait volontiers dans ses relations fondit pendant la guerre. L'on découvrit alors un maître préoccupé de savoir si ses élèves mangeaient à leur faim, étaient chauffés, vivaient en sécurité, un homme profondément bon, que son dévouement, son patriotisme

1. *Annales...*, 1945, II, p. 5 et suiv.
2. *Mélanges E. Hoepffner*, 1949, p. 139 et suiv.
3. *Rev. Géogr. de l'Est*, 1961, p. 1 et suiv.

et ses solides convictions républicaines finirent par mener en prison. Sa science géographique et historique acquit d'ailleurs alors une nouvelle dimension, celle de la réflexion stratégique et politique. Nous sommes quelques-uns à nous souvenir d'entretiens, au plus sombre du sombre hiver 42-43, où Baulig, développant les raisons de sa confiance, esquissa une sorte d'appendice aux conclusions de *l'Amérique Septentrionale II* : partant de ce qu'il appelait l'« élasticité » de l'économie américaine, et aussi de la foi inébranlable qu'il avait en Roosevelt, qu'il appelait simplement « le Président » (non sans, linguiste impénitent, nous rappeler gravement comment se devait prononcer ce nom néerlandais...), il développait des pronostics qui devaient se révéler d'une remarquable justesse, jusqu'au Plan Marshall inclus, si mes souvenirs sont exacts. Cela était fortement raisonné, appuyé sur une science sûre, faite d'impeccable information et d'expérience vécue. En un temps où l'on vivait d'espairs irraisonnés, Baulig nous enseignait l'art difficile et rationnel de ce que l'on devait appeler un peu plus tard la prospective.

L'âge, jusqu'au bout, n'avait pas affaibli ses capacités intellectuelles. D'autres ont dit, ou diront, comment il utilisa ses dernières années à procéder à un inventaire critique de sa propre œuvre. Mais, comme tout vieillard, il vivait aussi dans le souvenir et, ici encore, l'histoire reprenait ses droits, car H. Baulig n'était pas homme à ressasser des anecdotes : il avait un sentiment très aigu de la mue qu'avait connue le monde au cours des presque trois quarts de siècle de sa vie active et consciente. « L'on n'imagine pas, me disait-il quelques semaines avant sa mort, combien la France de ma jeunesse était un pays différent de celle d'aujourd'hui. En ce temps-là, les Français étaient républicains : on ne me paraît plus savoir ce que cela représentait. » Pour lui, cela représentait, entre autres, ceci : que, grâce à l'enseignement laïque, gratuit et obligatoire, le petit garçon d'un concierge illettré avait pu devenir le savant que nous avons connu. Aux yeux de Baulig, de tous les Baulig de ce temps, la République méritait tous les dévouements, tous les sacrifices. Lorsque la mort le prit, quelques semaines après la disparition de son épouse, il envisageait de rédiger ses souvenirs de jeunesse, dont il entretenait souvent ses visiteurs. Nous perdons là un beau document sur l'instruction publique des débuts de la III^e République, « de l'instituteur de l'école communale à Vidal de la Blache », qu'il associait dans une commune vénération.

Un grand géographe n'est plus : d'autres sans doute, prendront, ont déjà pris le relais. Mais il sera plus difficile, de plus en plus difficile, de retrouver cette qualité d'homme : dur à soi et aux autres, austère, exigeant, rigoureux, et, secrètement, d'une bonté triste qui excluait aussi bien l'indulgence que les illusions, Henri Baulig n'était pas ce que le monde appelle un homme aimable ; mais nous sommes quelques-uns à l'avoir véritablement aimé.

ÉDOUARD WILL.

L'Historien

Henri Baulig n'avait pas écrit seulement *Marc Bloch géographe*, comme le rappelle justement E. Will dans une notice aussi judicieuse qu'émue, mais encore *Lucien Febvre et la géographie*¹, « pour marquer, m'écrivait-il alors, la parenté de l'histoire de Febvre et de la géographie de Vidal » ! Il m'écrivait encore : « Si, dans ma jeunesse, j'avais rencontré Pirenne, au lieu de Langlois, Seignobos, Aulard, Denis, je ne serais pas devenu géographe. Mais, Vidal, c'était autre chose » ! Souventes fois, j'ai taquiné le Maître en lui disant mes regrets : qu'il ait, après un diplôme sur Anacharsis Cloots, ce « franc tireur de la Révolution » selon son expression, renoncé à l'histoire pour la géographie physique, voire la morphologie.

Ce diplôme, à en juger par les extraits alors publiés², était déjà assez remarquable (Baulig avait vingt-quatre ans) par sa netteté de pensée et la concision de l'expression. Il y incriminait un livre antérieur « malheureusement gâté par une admiration de parti pris qui confine à l'enthousiasme aveugle, et aussi — ce qui est plus grave — par un étonnant mépris de la méthode historique... Il a donc paru utile d'essayer de déterminer, d'une manière précise, ce qui, dans la vie de cet homme remarquable à plus d'un égard, peut être considéré comme certain et doit être admis dans l'histoire ». N'était-ce pas, déjà, la démarche d'un esprit critique autant qu'assoiffé de vérité ? Si l'un des plus graves péchés des historiens nous semble bien être l'anachronisme, Baulig s'en défendait, lui qui s'efforçait d'expliquer, et de comprendre, selon une double formule à laquelle il devait demeurer, désormais, obstinément fidèle. A propos de la république universelle, chère à « l'orateur du genre humain », il remarquait, par exemple : « cette idée nous paraît bien étrange et chimérique, elle l'était moins pour les hommes du XVIII^e siècle... ». Baulig devait demeurer rationaliste et républicain...

C'est en apparence seulement qu'il avait renoncé à l'histoire. Je ne sais rien de mieux équilibré quant à la *géohistoire* — par la description physique, humaine, économique —, de plus classiquement construit que les deux volumes de son *Amérique du Nord* dans la « Géographie

1. *Annales de Géographie*, 1957, p. 281-282. Et encore « Lucien Febvre à Strasbourg », *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, 1957, p. 174-184. Et de m'écrire : « grâce à vous le portrait sera vivant. Mais c'est vous qui auriez dû le faire » car il m'avait au préalable questionné avec une méthodique précision, selon son habitude. Je fus davantage touché encore, quand à propos de « Lucien Febvre : Un tempérament d'historien », dans le même Bulletin (reproduit dans les *Annales*, 1958, p. 209-213, sous le titre : *Lucien Febvre à Strasbourg*), il m'écrivit, à nouveau : « Votre article est très bien et je crois bien que vous seul pouviez l'écrire... ».

2. Trois articles successifs dans *La Révolution française*, d'Aulard (t. XIII, juillet-décembre 1901) : « Anacharsis Cloots avant la Révolution », (p. 123-154) ; « Anacharsis Cloots journaliste et théoricien (1789-1792) », p. 311-355 et « Anacharsis Cloots conventionnel », p. 401-438.

Universelle ». Les historiens, longtemps encore, pourront en faire leur profit, tant ils sont riches de données suggestives, s'agissant d'un état de situation, d'un véritable bilan avant la crise qui précéda la deuxième guerre mondiale, cette crise qui affola notre Maître, par ce qu'elle jetait par terre toutes les statistiques qu'il avait rassemblées avec la plus laborieuse conscience, et interprétées avec une lucidité clairvoyante. Il avait alors reçu la grande médaille d'or Daly : « la médaille américaine, devait m'avouer ce grand modeste — qui ne fut jamais dupe des flagorneurs et des arrivistes — m'a causé une grande satisfaction, car elle était donnée en connaissance de cause ¹ ».

Plus tard, Baulig devait s'estimer « très heureux » que son « fils spirituel », Étienne Julliard (celui-ci ne m'en voudra pas, j'espère, de cette opinion à son sujet) « ait résisté à l'attrait de la morphologie : à la fin — finale — de ma carrière, cela m'apparaît un peu court, superficiel, pas très fructueux. Il y a tant d'autres choses à faire que le géographe est souvent mieux placé pour faire que d'autres : le géographe au sens *vidalien* s'entend... ». Ultime aveu qui témoignerait, si l'on en pouvait douter, d'une probité intellectuelle vraiment exemplaire.

Or Baulig n'a jamais cessé de travailler, se dépassant lui-même, selon la règle du labeur scientifique : « Je voudrais réussir à mettre sur le papier pour l'instruction des jeunes ce que j'appellerai un peu audacieusement la philosophie de mon métier de géo-morphologiste, un peu, j'imagine ce que voulait faire Marc Bloch sous le titre : *Métier d'historien*. Quelle leçon et quel exemple aurait été un tel livre... »

Précieux, certes, seraient également les Souvenirs de jeunesse, comme le souligne encore E. Will, témoignage humain et historique d'une époque révolue². Mais non moins attachant serait ce testament intellectuel destiné aux « jeunes générations » auxquelles Baulig pensait tellement, au soir de sa vie féconde, quand, un peu désabusé, dans sa fière indépendance, avec son humeur chagrine, mais non sans pudeur ni réserve, il nous écrivait par exemple (en 1949) : « en géographie physique au moins, je constate que les jeunes générations, faute de savoir et de doctrines, prétendent faire table rase des vieilles méthodes éprouvées et cherchent dans des voies nouvelles *qui ne sont plus géographiques* (il nous plaît de souligner) et qui, bien souvent, je le crains, sont des impasses. Il faudrait un vigoureux redressement et l'homme, ou les hommes manquent. On pense alors (ajoutait-il aussitôt) à Febvre et on lui pardonne sa virulence... » Et encore (en 1958) : « Je m'acharne à défendre la géo-

1. A propos des États-Unis, j'obtins de lui une longue « analyse commentée » de H. U. FAULKNER, « Histoire économique des États-Unis (1958) », parue dans *Annales*, 1958 (p. 151-163). Et de m'écrire : « J'ai lu attentivement le Faulkner. Cela m'a ramené aux U.S.A. que je croyais avoir quittés pour toujours !... ».

2. Son rôle dans le mouvement des Universités populaires est rappelé par P. MARTHELOT, « H. Baulig », *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, nov. 1962, p. 175-177.

graphie comme telle. Elle est envahie par une foule de spécialistes et menacée par des techniques qui, mal employées, ne peuvent conduire qu'à la confusion » — « Je travaille encore un peu, surtout des articles de doctrine, de méthode (en morphologie). Rappeler les principes et mettre en garde contre l'illusion du neuf. On dira réactions d'un vieillard... »¹ Mais combien d'autres confidences mériteraient encore la citation, dans notre affectueuse correspondance. Car Baulig ne songeait pas uniquement à la morphologie, mais encore à l'histoire, en même temps qu'à toutes les sciences humaines. S'il fut l'un des fondateurs de la géomorphologie française², il ne se borna jamais à sa spécialité, mais bien plutôt se comporta toujours comme un spécialiste de culture générale.

Relisons donc *La géographie est-elle une science ?*³ dont, personnellement, j'ai souvent détaché telle assertion sur « la liaison indispensable de la géographie humaine avec l'histoire sociale qui, à vrai dire, est toute l'histoire utile » ! On saisit ici tout le chemin parcouru par cet esprit depuis la biographie d'Anacharsis Cloots. Quelle prise de position, cette profession de foi historique, que n'auraient pas désavouée les fondateurs des *Annales*, dont Baulig fut dès l'origine (en 1929) l'ami très fidèle.

Relisons aussi *Géographie générale et géographie régionale*⁴ d'où se détache cette autre affirmation : « pour nous, le camp de base, le point de ralliement, c'est la géographie régionale... » Et Baulig, en commentaire parallèle : « Vous vous rappelez, évidemment, que Febvre prescrivait l'histoire régionale comme introduction à une carrière d'historien... ». De ce dernier faut-il, en effet, rappeler ici tel propos : « Je n'ai jamais su, pour ma part — et je ne sais toujours — qu'un moyen, un seul de bien connaître, de bien comprendre, de bien situer la grande *histoire*. Et c'est tout d'abord de posséder à fond, dans tout son développement, l'histoire d'une région, d'une province⁵ ». Cette synthétique géographie régionale avait été, comme on sait, la caractéristique originale de l'École française.

Comment ne pas retenir ces *Exercices cartographiques* devenus, en effet, classiques, ne pas évoquer ces commentaires de cartes où « les dix dernières minutes consacrées à l'occupation humaine du sol découvraient

1. A propos de « Morphométrie » (*Annales de Géographie*, 1959, p. 385-408) : « ce sera mon dernier article de doctrine. »

2. Renvoyons seulement à ses *Essais de Géomorphologie*, 1950, ainsi qu'à son *Vocabulaire franco-anglo-allemand de géomorphologie*, 1956.

3. *Annales de Géographie*, 1948 (p. 1-11). On en rapprochera « Contingence et nécessité en géographie humaine », ici même (1959, p. 320-324).

4. Dans les *Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard* (Québec, 1959), p. 47-59. Ét. Juillard vient d'évoquer ses « pénétrantes remarques » dans « La Région : essai de définition », *Annales de Géographie*, 1962, p. 483-499.

5. Nous l'avons même placé en exergue à notre Introduction de *L'Alsace au début du XIX^e siècle*, t. I, Paris, S.E.V.P.E.N., 1959.

de vastes horizons et faisaient prendre conscience des liens étroits qui associent la géographie à l'histoire »¹ aux étudiants dont j'étais, alors qu'il en préparait la première édition (1928). C'est à Baulig que je dois la révélation des problèmes agraires du Pays de Caux, avant même *Les Caractères originaux de l'histoire rurale française* (1931) ! C'était à ma soutenance de diplôme...

Dans un texte peu connu, Lucien Febvre a dit à ce sujet qu'il ne manquait guère d'assister à la discussion des « questions » de géographie humaine, lors de ces soutenances : « Sa logique faisait merveille. Mais on s'apercevait qu'elle menait bon ménage avec une imagination de géographe tout à fait étonnante — qui vivifiait tout ce qu'elle touchait. Et on demeurait étonné des prodigieuses ressources, de l'étonnant savoir, de la force de mise en œuvre d'un homme qu'on aurait pu croire uniquement soucieux de cycles d'érosion ou de sculptures en cuestas... ».

Maître à penser, et même à écrire, Baulig m'avait fait confiance de sa méthode, avec la gentillesse dont il était capable plus souvent qu'on ne l'a prétendu : « pour ma part, je ne me mets à écrire que sur un plan détaillé, où chaque chose est à sa place, de sorte qu'il n'y a guère qu'à passer un fil. Mais auparavant chaque fois qu'il me vient une idée, à première vue ou vraie ou bizarre, je la jette sur le papier, l'écriture m'oblige à préciser et les faiblesses apparaissent. Je vous passe la recette pour ce qu'elle vaut... ». Ce qui explique l'harmonie de ses cours, comme de ses publications, denses et concises à la fois — et ses « impitoyables corrigés de leçons » (d'agrégation). Mais l'étudiant trouvait grâce — et même encouragements, quand il s'efforçait, lui aussi, à une intelligente rigueur dans ses exposés d'apprenti.

« Sorte de saint laïque », a-t-on pu dire, avec la double passion du travail et de la vérité. Il m'écrivait ainsi, découvrant ce jour-là sa très belle âme : « On doit s'estimer heureux quand on peut, au moins de temps en temps, faire retraite dans le domaine de l'esprit... » Quelle tristesse aussi à le lire, pour la dernière fois, en juillet dernier, au lendemain de la mort de Mme Baulig, sa compagne d'un demi-siècle, à qui il ne devait guère survivre : « La vie n'a plus guère de sens pour moi !... ». Mais demeure le sens d'un enseignement et d'une œuvre.

PAUL LEUILLIOT.

1. E. JUILLARD, « H. Baulig... le professeur... », *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, nov. 1962, p. 165-169.